

Une Canadienne à l'étranger

Traduction d'un article de KATHLEEN BROWN

La première partie de l'article de M^{lle} Brown, paru dans la livraison de mai, était consacré à son séjour en U.R.S.S.

APRÈS une période de service dans l'administration centrale du Ministère je fus envoyé dans l'Inde. Encore une fois, l'insuffisance de ma préparation intellectuelle me fit penser au proverbe espagnol: « Pour rapporter les trésors de l'Inde, il faut partir avec les trésors de l'Inde »; excellente maxime pour les employés des services extérieurs. Le long trajet me permit de prendre un peu de repos. Sur la mer Rouge, la chaleur me donna une idée de ce qui m'attendait au bout du voyage; il n'était pas toujours facile de me plonger dans la lecture des « Moeurs, coutumes et cérémonies des Hindous », mais rien n'ébranlait mon vif enthousiasme.

La plupart des Occidentaux arrivent dans l'Inde avec des idées préconçues. Certains y voient un pays d'une richesse inouïe, où foisonnent les palais de marbre, les mosquées et les temples; d'autres ne s'arrêtent qu'à la chaleur, à la misère, à la poussière, à la maladie. La vérité réside dans la combinaison de ces deux tableaux. Quand le navire jeta l'ancre en rade de Bombay, l'odeur de l'Orient nous enveloppa, flottant au-dessus des eaux boueuses. C'était un relent d'épices, d'huile à frire, de cari et de sueur humaine. L'attraction des pays étrangers vient pour une bonne part du sentiment que l'on éprouve de ce qu'ils sont parfaitement familiers à leurs habitants, mais pour nous tout a fait bizarres et impénétrables. Je compris brusquement que je n'en aurais pas trop de deux ans pour faire connaissance avec l'Inde.

Delhi, l'ancienne et la nouvelle

Vue du haut des airs, la Nouvelle-Delhi est une oasis de verdure dans le désert, une ville aux amples perspectives, taillée dans la brousse. Les édifices modernes de l'administration, en grès rouge du pays, s'harmonisent assez heureusement avec les mosquées et forts mogols. Les rues des quartiers résidentiels sont bordées de murs bas, en brique, à barrières blanches, à l'intérieur desquels se cachent dans les feuillages les bungalows de teinte crème d'Indiens et d'Européens à l'aise, dont le genre de vie occidental et artificiel trompe l'étranger. Le vrai visage de l'Inde, c'est à l'ancienne Delhi qu'il faut aller chercher, à sept milles plus loin, passé les murailles de grès brûlant du fort Rouge, dans les bazars fourmillants de la rue Old Silver, où des richesses fabuleuses s'étalent à côté du dénuement le plus complet, où des automobiles étincelantes se frayent bruyamment passage à travers la cohue des bicyclettes, des chars à bœufs, des tongas et des tramways démodés, où les vaches sacrées ruminent placidement sur le trottoir, où les étalages de canne à sucre, de melons, de mangues, de papayes sont noirs de mouches, où, faute de mieux, les lépreux, les mendiants, les estropiés, les vieillards vivent dans la rue.

En 1950, la population de Delhi se trouvait encore grossie des réfugiés venus du Pakistan nouvellement créé. Nous ne pouvions retenir des cris d'horreur devant l'aspect sordide, immonde, des « bidonvilles » où croupissaient les

famill
même
au jou
pen à
sensib
là rie
europ
des to
ombr
de sé
point
renais
misér
suppl
millic
spect
gram

Pays

pays
férie
sa pu